

Américanité, modernité et identité nationale profonde

Joseph Yvon Thériault. *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*. Montréal, Québec Amérique, 2002. 374 p.

Louis Balthazar

Volume 5, numéro 1, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024391ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024391ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Balthazar, L. (2004). Compte rendu de [Américanité, modernité et identité nationale profonde / Joseph Yvon Thériault. *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*. Montréal, Québec Amérique, 2002. 374 p.] *Mens*, 5(1), 151–161. <https://doi.org/10.7202/1024391ar>

NOTE DE LECTURE

**AMÉRICANITÉ, MODERNITÉ
ET IDENTITÉ NATIONALE
PROFONDE**

Louis Balthazar
Département de science politique
Université Laval

Joseph Yvon Thériault. *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*. Montréal, Québec Amérique, 2002. 374 p.

L'américanité peut s'entendre comme un caractère inscrit dans la géographie, dans l'histoire aussi bien que dans la réalité contemporaine du Québec. En effet, depuis les premiers moments de la colonisation française en Amérique, les habitants de cette société ont été partagés entre le goût des grands espaces du continent et le développement d'une civilisation francophone dans ce coin de pays. Depuis quatre siècles, cette tension ne cesse de se manifester entre les conditionnements américains et la volonté de vivre en français selon une culture distincte à la fois de ses origines européennes et de son environnement américain. Il s'est trouvé périodiquement des élites pour tenter d'occulter la dimension américaine de l'existence canadienne, canadienne-française et québécoise au profit de la seule culture francophone. Ce furent d'abord les élites coloniales en raison de la mission européenne et catholique de la colonie. Puis les élites cléricales du XIX^e

siècle et de la première moitié du XX^e ont voulu éviter la contagion d'une majorité protestante et prétendument matérialiste. Enfin, les élites intellectuelles de la seconde moitié du dernier siècle, à la faveur d'un antiaméricanisme à la mode dans certains milieux parisiens, ont voulu aussi, à leur façon, combattre ou faire oublier l'influence exercée par les États-Unis sur l'ensemble du peuple québécois. Au cours des quelque trente dernières années, plusieurs écrivains québécois ont rappelé que nous ne gagnions rien à vouloir mettre entre parenthèses cette caractéristique essentielle de notre culture. Dans la mesure même où les Québécois s'affirment comme un peuple distinct, ils se doivent de prendre conscience de ce qui les rapproche des autres Nord-Américains, ne serait-ce que pour mieux prendre acte de ce qui fait leur originalité.

Ce n'est pas dans ce sens que Thériault conçoit l'américanité. Il importe de le signaler d'entrée de jeu pour bien rendre compte de cette œuvre magistrale et admirable. *Critique de l'américanité* est un ouvrage de grande classe, témoignant de l'érudition remarquable de son auteur, un sociologue philosophe qui se meut allègrement aussi bien dans le roman québécois, que dans l'histoire ou les sciences sociales. Ce livre est une critique mais aussi probablement le bilan le plus complet de cette abondante littérature traitant du lien américain qu'entretiennent tant de Québécois. La critique de Thériault porte cependant sur une conception assez particulière de l'américanité. Il s'agit à ses yeux d'un phénomène récent et détaché de l'histoire du Québec. C'est le culte d'une réalité brute dégagée de toute intentionnalité. C'est l'abandon à la culture première (entendue comme mode de vie, habitudes matérielles) et, à la limite, le refus de la culture seconde produite par l'éducation, la littérature, les arts. Tout au moins, c'est l'adaptation de cette culture seconde à la première. Selon Thériault, il est impensable qu'on cultive

l'américanité sans abandonner la construction de la différence québécoise, c'est-à-dire d'un projet singulier et propre aux seuls francophones québécois. L'américanité ainsi conçue est un « empêchement de comprendre la singularité du déploiement d'une nation française en Amérique » (p. 15). Thériault reconnaît bien que « considérant les influences multiples qui ont façonné tant l'histoire que la culture québécoises, on a souvent négligé la portion américaine de celles-ci et que l'américanité vise à rétablir un plus juste rapport aux faits » (p. 13). Mais cela, pour lui, appartient à la « pensée molle » et demeure sans conséquence. C'est une évidence qui n'a pas besoin d'être énoncée. (Ne pourrait-on pas lui objecter que certaines évidences doivent être rappelées au risque de verser dans l'angélisme ? « Qui veut faire l'ange fait la bête », rappelait Pascal au XVII^e siècle !)

L'ouvrage comprend « trois parties qui ont chacune une relative autonomie » (p. 16). Mais la pensée de Thériault ne se dément pas et relie bien ces trois « minilivres ». Le premier s'attache à recenser et à critiquer la « pensée forte » de l'américanité. Le lecteur est amené à constater quatre impasses. D'abord, celle de « l'être américain » qui signifie la « soumission de l'être culturel à l'être véritable » (p. 40). En effet, les concepteurs de l'américanité québécoise, fidèles en cela à l'individualisme libéral qui domine aux États-Unis, s'interdisent « d'analyser la dimension communautaire de l'expérience humaine » (p. 58). L'être américain est un « être déraciné » (p. 59). Pourtant ce chapitre commence et se termine avec des citations de Guy Rocher qui insiste sur la personnalité distinctive de l'être québécois toujours « authentiquement nord-américain » (p. 59). La deuxième impasse est celle de l'adaptation matérielle. L'américanité est ici perçue comme un non-lieu, comme l'ouverture à toutes les possibilités offertes par la technique, comme un refus de la fixité, comme la « soumis-

sion à une modernité qui clame la victoire des systèmes sur le monde vécu » (p. 86). Cette pure adaptation conduit évidemment à la négation du territoire québécois. Le chapitre suivant envisage l'américanité comme refus de l'européanité. En effet, l'expérience américaine en est une de rupture d'avec le passé européen. S'il fallait que les Québécois empruntent la même trajectoire, c'est leur lien avec la France et, en conséquence, leur culture seconde, qui serait évacué. Thériault invoque, à juste titre, la pertinence du « détour européen » dans la construction d'une culture québécoise et en conclut, ce qui est plus discutable, que « l'américanité n'est pas un destin » (p. 117). Enfin, la quatrième impasse serait celle des « sociétés neuves », selon un concept développé par l'historien Gérard Bouchard dont l'œuvre est l'objet à la fois d'une analyse exhaustive et d'une critique systématique. On exagère à peine en notant que Bouchard est la véritable « tête de Turc » de Thériault qui lui reproche d'être « un historien qui évacue l'essentiel du passé historique d'une collectivité pour faire surgir sa vérité profonde, son américanité » (p. 159). Il y aurait une contradiction entre l'américanité et la volonté de vivre en français.

La seconde partie de l'ouvrage s'arrête à une critique de l'américanité envisagée comme « modernité radicale ». La modernité est ici définie comme vide de substance, c'est-à-dire de mémoire et de tradition. Un chapitre de cette section, dans la foulée des travaux de l'historien Ronald Rudin, est consacré à la critique d'une certaine historiographie québécoise moderniste. Des historiens auraient trop délibérément évacué des pans d'histoire pour « normaliser le parcours historique du Québec en ouvrant son histoire à l'aventure continentale » (p. 189). Thériault dénonce ce qui en résulte : « l'être de nulle part, l'hybridation postmoderne, le métissage » comme « seuls modèles légitimes de la subjectivité contemporaine »

(p. 189). L'obsession de la « normalité » aurait effacé, chez les historiens issus de la Révolution tranquille, la véritable mémoire porteuse du sens de la nation. Le chapitre qui suit enchaîne sur le rapport entre tradition et modernité, un rapport particulièrement critique et pathologique chez les Québécois contemporains. Thériault n'est pas le premier à déplorer la frénésie qui a accompagné la Révolution tranquille et l'empressement à se débarrasser de certaines contraintes liées à des conceptions anachroniques de la religion et de l'ordre social. On en est venu trop souvent à laisser aller « le bébé avec l'eau du bain ». Thériault dénonce une « propension à penser l'avènement du Québec moderne comme une création ex-nihilo sortie de la tête de quelques technocrates au tournant des années 1960 » (p. 231). Il en conclut, du fait de la rupture excessive entre l'identité canadienne-française et la québécoise, que l'univers traditionnel du Canada français « est maintenant littéralement expulsé, banni de la réflexion, impensé » (p. 233).

Pour faire suite à une critique aussi virulente de l'américanité et de la modernité qui lui est associée, Thériault se devait de produire une conception du Québec francophone susceptible de combler les lacunes de la pensée québécoise contemporaine. C'est l'objet de la troisième grande partie de son ouvrage. Aux yeux du sociologue, le seul lieu de la continuité de la nation et du dévoilement d'une intention humaine qui l'anime, c'est le Canada français. Cette conception s'appuie à la fois sur l'histoire et sur la culture des Québécois francophones. À ce titre, Thériault plaide pour la contextualisation historique du peuple. Il rappelle, fort opportunément, qu'un peuple est toujours plus que la volonté politique de vivre ensemble. Un peuple est aussi « une communauté de citoyens ancrés dans une tradition » (p. 284). Cette tradition ne peut être que canadienne-française. De plus, et

c'est là l'objet du dernier chapitre du livre, l'intention nationale ne saurait se passer de s'appuyer sur la culture. Car la logique purement démocratique et détachée de l'enracinement culturel ne saurait être qu'universelle et non plus nationale. Ce qui n'est pas le cas, il s'en faut, dans notre monde contemporain. Les nations y demeurent nombreuses et ne sont pas produites à partir de rien. « La nation culturelle apparaît comme une réponse sociologique aux déficits de légitimité et de solidarité engendrés par le déploiement des formes institutionnelles [...] propres à la modernité. » (p. 331)

La critique de Thériault de l'américanité, dans la mesure où elle s'adresse à un objet bien identifié et particulier, est intelligente, admirablement documentée, porteuse de sens et de leçons. Celle de la modernité radicale est aussi opportune, bien que légèrement excessive, voire injuste à l'occasion. Le recours à la conception canadienne-française de l'identité, présenté à l'aide d'arguments de poids, est cependant beaucoup plus fragile et peu prometteur. Revenons à chacune des trois parties.

S'agissant des impasses de l'américanité, Thériault fait bien voir les dangers d'une approche américaniste tous azimuts en vue de guider l'intelligence de la trajectoire du Québec contemporain. À la limite, cette approche est contradictoire. Si nous sommes devenus des Américains, pourquoi notre sort serait-il différent de celui des Franco-Américains ? Mais est-ce bien là le message de ceux qui prônent la prise de conscience de notre américanité ? Le sociologue Guy Rocher a été un des premiers à sonner l'alarme au début des années soixante-dix en soulignant nos traits américains. Thériault le reconnaît, cela n'a pas empêché Rocher de prôner l'identité distincte du Québec, voire son aptitude à la souveraineté. Pourquoi ne pourrions-nous pas reconnaître à la fois notre américanité et notre différence des autres Nord-Américains ?

Pourquoi des liens accrus avec notre grand voisin entraveraient-ils nos nécessaires et fécondes relations avec la France ? De plus, il est loin d'être évident que l'américanité comporte nécessairement une rupture avec l'histoire. C'est toute l'histoire du Québec qui est façonnée par l'insertion dans le continent, depuis les premiers explorateurs jusqu'au Cirque du soleil, en passant par Papineau, Mercier et les premiers ministres contemporains.

Le concept de modernité radicale analysé dans la seconde partie est aussi révélateur et pertinent qu'il ne s'adresse pas exclusivement au Québec contemporain. Il est bien vrai que les Québécois, nationalistes et souverainistes au premier chef, ont été fascinés et obnubilés par l'accession à la modernité depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et tout particulièrement depuis la Révolution tranquille. Thériault fait bien voir les méfaits de cette aventure parsemée d'illusions et de mirages. La nation québécoise a sans doute perdu en substance et en profondeur ce qu'elle cherchait à gagner en modernité. Mais pouvait-il en être autrement ? Comment, par exemple, ne pas insister sur la pureté des intentions québécoises en ce qui a trait au pluralisme, quand le Québec est littéralement sous surveillance à l'intérieur du Canada ? La moindre petite incartade québécoise en matière d'ethnicisme, de retour à un passé révolu allume tout de suite les projecteurs du Canada anglais et donne lieu aux moult commentaires soulignant que le nationalisme québécois est bel et bien enraciné dans une conscience ethno-culturelle sinon dans le racisme et la xénophobie. Le Québec doit constamment faire la preuve qu'il est aussi moderne sinon plus que l'ensemble du Canada. Or, cette modernité radicale qui accompagne la construction d'une nation sans mémoire et sans culture ne s'applique-t-elle pas d'abord et avant tout au Canada lui-même, tel que construit par Pierre Elliott Trudeau ? Ce pays a telle-

ment voulu transcender ses divisions internes et se concentrer sur le respect des droits, comme en témoigne la Charte des droits et libertés de 1982, qu'il en a oublié son histoire et sa substance. Qui pourrait rallier une majorité de Canadiens quant aux origines de ce pays et au moment de son indépendance ? Assez étrangement, Thériault n'applique pas le concept de modernité radicale au Canada. D'ailleurs son livre ne souffle mot du Canada anglais. Évidemment, cet ouvrage déjà volumineux ne pouvait tout dire et ne devait porter que sur le Québec. Comment pouvait-il toutefois traiter d'américanité en occultant une composante aussi incontournable que celle constituée par les autres provinces canadiennes ?

Cette omission est d'autant moins excusable que la troisième partie est une apologie du retour à l'identité canadienne-française. Sans doute, cette identité réfère-t-elle d'abord et avant tout à l'histoire des francophones, notamment ceux du Québec. Mais elle réfère aussi inévitablement au partage d'une identité avec les autres Canadiens. De lourdes conséquences se dégagent de ce partage, la plus importante étant l'absence d'accord entre Québécois et autres Canadiens sur le sens à donner à ce qui les unit. La première objection à apporter au concept de Canada français, c'est qu'il a été répudié par le reste du Canada aussi bien que par le Québec. En effet, les autres Canadiens n'accorderont guère plus de poids à la différence canadienne-française qu'à celle des autres groupes ethniques qui constituent la mosaïque multiculturelle de ce pays.

D'ailleurs, l'identité canadienne-française ne tient pas la route essentiellement en vertu de facteurs internes. En dépit de toutes les raisons apportées par Thériault pour justifier le retour qu'il propose, des raisons fort louables qui tiennent à la pertinence de la mémoire et de fortes assises culturelles dans une identité nationale, je ne crois pas que les Canadiens français du Québec pouvaient et peuvent encore moins

aujourd'hui échapper à cette transformation. On a beaucoup insisté, ces derniers temps, dans la littérature d'analyse du Québec, sur les continuités occultées par les ténors de la Révolution tranquille. Je veux bien admettre que les ruptures des années soixante ont été soulignées de façon excessive et que le concept de « grande noirceur » attribué à l'époque qui précède ne tient pas debout. Il y a lieu de se demander d'ailleurs quel écrivain sérieux a jamais soutenu que tout était noir au Québec avant 1960. Mais il faut bien constater que le Québec a subi, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, des changements sociaux profonds. La croissance économique et l'intensification des communications accompagnées de l'apparition de la télévision ont bouleversé les structures démographiques et sociales du Québec. Certes l'urbanisation était survenue depuis le début du siècle, mais les années cinquante ont amorcé une période de « mobilisation sociale » (dans le sens donné par Karl Deutsch) à nulle autre pareille. Assez curieusement, c'est une institution de l'État fédéral, Radio-Canada, qui a contribué le plus à rapprocher les Québécois les uns des autres et à faire du Québec le véritable réseau moderne de communication francophone qu'il est devenu. Au moment où les Québécois se mobilisaient et s'urbanisaient massivement, les autres Canadiens français étaient aussi « mobilisés » par les centres urbains des provinces où ils résidaient. Il faut noter que le réseau français de Radio-Canada est demeuré assez longtemps exclusivement québécois. Les Canadiens français devenaient donc de plus en plus Québécois, Ontariens, Acadiens, Manitobains etc. Le nationalisme québécois a sans doute été fortement alimenté par des élites, mais ce sont des transformations empiriques qui ont permis son développement. De plus, quoi qu'on dise des continuités et d'une modernité libérale qui aurait été construite dès le XIX^e siècle avec les institutions gouvernementales issues du

système britannique, une certaine modernité est bel et bien apparue au Québec dans les faits au cours des années cinquante. Quelques années plus tard, à compter de la mort de Duplessis, le Québec a été politisé comme il ne l'avait jamais été avec les réformes introduites dans l'appareil gouvernemental québécois. Que l'Église catholique canadienne ait tenu lieu de structure politique pour les Canadiens français pendant une centaine d'années, Thériault a raison de le faire remarquer. Cette structure, passablement figée, n'a tout de même pas constitué un appareil politique comparable à celui qu'on a mis en place au moment de la Révolution tranquille et qui a donné lieu à une nouvelle affirmation politique de la majorité francophone du Québec. On peut en dire autant du réveil économique de cette période, de l'ouverture internationale nouvelle consacrée par la multiplication des missions québécoises à l'étranger et de l'apparition d'une véritable doctrine de politique extérieure. De plus, la laïcisation du Québec est survenue au cours de cette décennie selon une progression remarquablement rapide. C'est là un autre fait indéniable. Enfin, c'est à la fin de cette période, dans la mouvance de la baisse du taux de fécondité, des réformes en éducation et d'une nouvelle fierté linguistique, que le gouvernement du Québec et la population ont pris conscience de la nécessité d'intégrer les immigrants à la réalité francophone québécoise et ont voulu instaurer une nouvelle forme de pluralisme au Québec. C'est en raison de tous ces faits qu'on est fondé de parler de rupture avec le passé, d'abandon d'une tradition et d'un passage à une nouvelle identité avec la Révolution tranquille. Ces transformations ont peut-être été opérées trop rapidement, souvent d'une manière incomplète et fort gauche, mais elles sont pour la plupart irréversibles. Elles ont toutes contribué à persuader la majorité des francophones du Québec que leur premier réseau d'appartenance, pour le meilleur ou pour le pire,

ne dépassait guère les frontières du Québec. C'est pour cela que les Canadiens français du Québec sont devenus Québécois. Qu'ils en aient profité pour se dire aussi Nord-Américains provient peut-être de leur réticence à se dire Canadiens, ce qui est une erreur fondamentale. (Cela se comprend bien cependant quand on songe au canadianisme qui leur était proposé.) Il est bien évident, en effet, que si les Québécois sont marqués par des traits nord-américains, ils sont en même temps et davantage encore marqués par leur appartenance à l'ensemble canadien. L'américanité du Québec commence avec le Canada anglais, qui d'ailleurs souvent joue un rôle de médiation entre les États-Unis et le Québec. Tout ceci n'enlève rien au bien-fondé de la critique de Thériault à l'endroit de la modernité radicale de l'identité québécoise. Il se trouve seulement que l'identité canadienne-française, pour des raisons dont la plupart sont tout à fait contraignantes, est proprement irrécupérable. Entendons bien cependant que, même si elle appartient au passé, cette identité peut tout de même demeurer un objet de mémoire et de reconsidération.

En dépit de ses insuffisances, l'ouvrage de Thériault constitue une contribution majeure à l'intelligence de l'évolution contemporaine du Québec, sans doute une des meilleures qui s'offre à nous à l'heure actuelle. Qu'on soit d'accord ou non avec ses orientations conceptuelles, ce livre mérite amplement d'être lu et relu.